

on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure. Si on persiste à nous inonder de lithographies indécentes, les honnêtes gens seront obligés de réclamer l'intervention de l'autorité, et elle défendra au moins de les exposer en vente, si elle n'a pas le droit de les faire supprimer. N'y aurait-il pas, en effet, une insigne contradiction à les laisser paraître, tandis qu'on distribue des prix de vertu, que la philanthropie cherche à augmenter la moralité des masses, qu'on affecte un respect délicat pour la décence, qu'on fait couvrir les écoles de natation et mettre des feuilles de vigne aux statues dans les jardins publics ?

Peintres, dessinateurs, gens de lettres, ne jouez pas avec les mœurs; ce n'est point là de la gaieté, sachez-le bien; c'est de l'impudence. Laissez à l'homme ses illusions, dans l'intérêt même de son bonheur; rappelez-vous qu'ici-bas la réalité est toujours affligeante, et que l'imagination seule est poétique.

AMÉDÉE POMMIER.



## LES FILLES D'ACTRICES.



M<sup>LL</sup>E ROSE D\*\*\* A M<sup>LL</sup>E JENNY R\*\*\*.

Paris, 1<sup>er</sup> mai 1832.

Ma chère cousine,

Je suis bien malheureuse, et je veux te faire part de toutes mes peines; car, dans les rôles que l'on me fait apprendre malgré moi, j'ai lu souvent que les peines diminuent à les partager avec une amie. Oh! mon Dieu, je suis tout effrayée; mon sort est décidé; je sais déjà mon

rôle par cœur; j'assiste aux répétitions tous les jours; mon nom est sur l'affiche; me voilà livrée au public; on veut que je débute avant un mois: j'en mourrai. Mon Dieu! mon Dieu! quand on n'a qu'une fille, peut-on la destiner au théâtre! Mais elle est perdue. Cette vie-là me répugne et me dégoûte. Que ne suis-je née dans la rue Saint-Denis, entre deux ballots! Que ne suis-je la fille d'un marchand de bonnets! Ma Jenny, tu as du bonheur, toi, ta mère ne te fait pas réciter des vers du matin au soir; tu n'es pas condamnée à Racine et à Molière du soir au matin. On ne te traîne pas au théâtre en plein jour, au moment où il est si doux de se promener aux Tuileries! A midi, quand le soleil est chaud et l'air pur, il faut, moi, que je respire dans les coulisses! Tu vas au spectacle, toi; moi, je vais au théâtre. Si tu savais ce que c'est qu'un théâtre à midi, sans spectateurs et sans lustre; c'est affreux comme une tombe vide. Figure-toi d'abord trois quinquets qui fument plus qu'ils ne brillent; un pompier qui s'ennuie, un directeur qui gronde, s'il est vieux; qui vous dit des douceurs (ce qui est pis), s'il est jeune; des acteurs qui se disputent, des actrices sales et fières; de temps en temps un pauvre auteur qui hasarde une observation avec une timidité d'écolier; enfin quelques habitués qui ont leurs entrées, qui donnent

des poignées de main aux *jeunes premiers*, qui lorgnent toutes les figures nouvelles. Ces mœurs-là me sont odieuses! Quand on te parle, on te dit *Mademoiselle Jenny*, à toi! Moi, c'est fini! on m'appelle à présent *la Rose D\*\*\**, tout court; car il n'y a plus de respect possible pour moi: j'ai perdu cette obscurité qui fait l'indépendance, qui permet de sortir sans être reconnue, sans qu'on vous montre au doigt, sans qu'on vous dise en passant: C'est *la Rose D\*\*\**. Je suis marquée! Chacun, pour cinquante sous, achètera le droit de me reconnaître. Quand tu seras mariée, eh bien! tu porteras le nom de ton mari: on mettra *madame* sur ton adresse. Moi, j'aurais beau me marier cent fois, je suis demoiselle à tout jamais! Ah! je suis bien malheureuse. Si mes parents avaient été riches comme les tiens, comme toi j'aurais existé dans le monde, j'aurais été une bonne femme de ménage, je le sens; j'aurais vécu dans l'obscurité la plus profonde, entre les quatre murs de ma maison, pour mon mari et mes enfants! Hélas! je n'étais pas destinée à ce bonheur bourgeois, si simple et si vrai. On me lance dans une vie de confusion, de tourbillon, de rotation continuelle; cela me fatigue et me tue; il faut que je n'aie pas une organisation d'artiste, car j'aimerais mon mari, j'aimerais à ranger un ménage, à tricoter, à plier des

ai besoin de consolations : écris-moi souvent, longuement ; révèle-moi tout le théâtre, explique-moi tout, emmène-moi derrière le rideau, au fond des coulisses ; que je sois initiée à tous ces mystères si poétiques, si pleins de charmes pour nous autres bourgeois ! Que j'entende parler ces acteurs, ces auteurs, ces hommes qui ont le privilège d'émouvoir les masses, qui règnent sur les esprits ! Ils ne doivent pas parler comme d'autres, ces hommes-là ! Mon Dieu, que tu es heureuse ! Que dirais-tu, si, comme moi, on te seyait de tout ce que tu aimes, de tout ce qui est grand et beau ; s'il fallait te cacher pour pleurer avec la pauvre *Iphigénie* ; si tu n'avais que le matin, au lever du jour, avant le réveil de ta mère, pour lire ces beaux vers de Racine ; si l'on ne te menait au spectacle qu'une fois par an ; si l'on te faisait apprendre la musique, la danse, le dessin, tout cela pour amuser froidement quelques vieux habitués du salon maternel ? Là, vois-tu, ni applaudissements, ni pleurs, ni trépignements ; c'est un compliment fade, une félicitation à froid ; mais il n'y a que le public payant qui s'empporte et se passionne, qui applaudit à vous faire venir les larmes aux yeux, et tout le sang au cœur ! Oh ! la scène ! la scène ! Changeons, si tu veux. Sois Jenny, je serai Rose : veux-tu ? Je te demanderai

un peu : c'est bien la peine d'avoir pâli sur mes livres de solfège et sur mes tableaux ; d'avoir étudié long-temps, d'avoir travaillé avec tant de patience et d'exaltation ; d'avoir eu les leçons de Hertz et de Redouté, pour faire de la musique à des sourds, ou de la couleur à des aveugles !

Que me parles-tu d'un mari, d'enfants ! Si tu voyais dans le monde ce que sont les maris ; la plupart, absorbés par leurs intérêts et leurs affaires, s'occupent moins encore de leurs femmes que de celles des autres ! A toi, heureuse cousine, la haine des femmes et l'amour des hommes ! Mariée, au contraire, tu aurais le déplaisir, dans ta loge, dont tu me vantes la douce obscurité, d'entendre ton mari applaudir une autre femme, l'admirer des pieds à la tête ! Et cette autre femme, c'est l'actrice, la femme de tout le monde, dont tout le monde s'inquiète, qui est aimée et fêtée, qui a, dans les journaux, ses bulletins de voyage et de santé comme un prince : le beau métier ! et c'est le tien ; et tu te plains, et tu parles de mari jaloux et injuste, de ménage, d'enfants, de chemises à ranger ! que sais-je ! tu es folle, ma chère. Ton bonheur t'a fait perdre la tête ! Voilà ma mère qui entre dans ma chambre ; je jette mon mouchoir sur ma lettre pour la cacher, risque à tout effacer : mais si elle voyait ce que je t'écris, je serais morte ! Bientôt

viendra l'heure du salon. Il me faudra me poser fille nubile, m'habiller avec recherche, me tirer à quatre épingles, être bien roide et bien froide, bien élevée, c'est-à-dire baisser les yeux, fermer la bouche, clore ses oreilles, c'est-à-dire n'avoir pas la permission de ses sens! être ennuyeuse autant qu'ennuyée; faire dignement les honneurs de la maison! Tant pis! je ne suis pas née pour ce genre-là! Pourquoi suis-je la fille d'une actrice? Il ne faut pas être si près du feu quand on ne veut pas brûler: je vais tout te révéler; ma mère n'en saura rien: ma mère, qui aime beaucoup sa fille et beaucoup la fortune, m'a dit plus d'une fois en confidence: Je te mettrais bien au théâtre, mais le métier est perdu; la révolution de juillet a tout gâté. Le bon temps est passé pour les actrices surtout; le temps des grands seigneurs, des maréchaux de l'empire, et des calèches. A présent, il n'y a plus de calèche pour nous; les grands seigneurs sont morts, les maréchaux sont vieux. Il n'y a plus que des banquiers, et les banquiers épousent les femmes, et ne les entretiennent pas! Les banquiers sont funestes à l'art dramatique: ils ont des épouses, et non des maîtresses! Il n'y a donc pas d'autre avenir pour nous, toujours selon ma mère, que d'être la femme d'un banquier, faute de mieux. Alors il faut renoncer au théâtre, il faut se faire

bonne bourgeoise; il faut savoir ce que c'est qu'une lessive, et un pot-au-feu! Alors il faut composer son maintien, prendre un air sage et réservé, ne pas rire quand les hommes rient; ne parler que lorsqu'on interroge, mais non toutes les fois qu'on interroge; être enfin un modèle de réserve et de dignité, à faire perdre la raison à un négociant de la place des Victoires; à figurer admirablement au comptoir d'un change de monnaies, dans la boutique d'un orfèvre, ou à la tête d'un grand magasin de confiance, à prix fixe. Voilà pourtant ce qui m'arrive. Un papillon doré s'est déjà pris, ma chère, à l'éclat de toutes ces qualités! M. Jules C\*\*\*, marchand quincaillier en gros, est reçu chez ma mère tous les soirs: il est stupide comme un quincaillier en gros; il me sourit toujours, parce qu'il prétend avoir des dents blanches; il met peu de gants, quoiqu'il ait les mains rouges; il parle toujours de la tenue des livres, du compte courant, de la prime, de ses commis, de ses débiteurs! Il est insupportable! Voilà pourtant l'homme qui probablement me fera quitter mon nom pour le sien! Voilà l'homme pour qui Dieu m'a fait une âme, pour qui je suis belle et jeune, pour qui je lis couramment Mozart et Beethoven; j'aurai appris Corneille, tout Shakespeare, tout Schiller, et l'admirable *Faust*, de Goëthe, cette tragédie

qui résume si fortement l'inquiétude et la curiosité humaine, pour aller tenir des registres en partie double, pour écrire le *doit* et l'*avoir*, balancer la recette et la dépense, et tenir un fonds de quincaillerie! Non! ma mère dira, fera tout ce qu'elle voudra, je me révolterai, j'irai te retrouver! je m'engagerai à ton théâtre. Tu me donneras des leçons, n'est-ce pas? N'aie pas peur; je profiterai, je serai bientôt en état de débiter; j'ai une mémoire excellente, à force de l'exercer le matin dans ma chambre. J'ai de la bonne volonté, des dispositions. Je m'entends dire tous les jours au salon que je suis jolie. Mais le public payant est plus difficile. N'importe, je travaillerai tant et tant, qu'il faudra bien que je réussisse. Donne-moi des conseils, écris-moi comment il faut faire pour étudier; dis-moi les principes que tu as appris de tes maîtres de déclamation; je suis résolue à ne pas être quincaillière, vois-tu; je t'en prie, une lettre longue, bien longue, à ton amie et cousine

JENNY.

M<sup>LL</sup>E ROSE A M<sup>LL</sup>E JENNY.

Paris, 10 juin.

Ma chère cousine,

Il faut que je te raconte toute mon existence, pour te faire adorer la tienne. Il faut que je te

fasse voir le théâtre à nu, dépouillé de ses prestiges, de ses décors, et de ses illusions, pour que tu le prennes en horreur avec ses femmes fardées, ses cartons peints, ses hommes laids et flétris, au teint hâve, aux yeux brûlés par la rampe.

Le matin, ma mère me fait lever de bonne heure; alors on m'enferme dans une chambre où se trouvent une chaise, une table, et une psyché, le meuble indispensable de l'actrice. On m'enferme là avec une tasse de café et un Molière, et puis, mange si tu veux, mais apprends tant que tu peux, car à dix heures viendra le professeur de déclamation qui fera réciter, qui fera lever les bras, qui fera marcher, qui fera poser la tête, qui me mettra à la torture pendant une heure. Lorsque j'aurai été bien serinée, lorsque j'aurai appris comme un perroquet toutes les inflexions du maître, que j'aurai imité tous ses gestes comme un singe, que j'aurai observé comme lui la cadence du vers, le sens de la phrase, la ponctuation, les repos; que j'aurai pris haleine où il aura pris haleine, que j'aurai couru où il aura couru; enfin, quand je serai un calque ridicule et faux, sans idées, sans inspiration à moi, que je serai montée comme une horloge qui doit tourner pendant soixante minutes comme toutes les horloges; alors viendra la répétition

au théâtre. Je me mets un châle sur les reins et je vais avec ma mère à ce maudit théâtre infect; là, j'entends les plaisanteries les plus grossières sur les mères d'actrices; les compliments sur ma beauté à me faire rougir, même quand j'aurais du fard! Là, il se passe des choses étranges, inouïes, que je vais te dire, puisque tu me demandes, dans ta dernière lettre, des avis et des renseignements sur les acteurs et les auteurs, sur *ces grands hommes qui ont le privilège d'émouvoir les masses*; écoute bien. Si l'auteur est peu célèbre encore, il paraît humble et rampant; il a une tabatière, et offre du tabac aux acteurs. Il les reprend quand ils font des fautes, mais d'un air si contrit, qu'on dirait que c'est lui qui a fait la faute. Si au contraire, il est déjà connu par plusieurs succès d'argent, oh alors, il est fier et despote; les acteurs tiennent la tabatière alors et lui offrent la prise à leur tour! ils lui demandent servilement des rôles, et lui demandent même des conseils, entends-tu bien! Faut-il qu'ils se fassent violence! Entre eux, les auteurs se déchirent; les acteurs se dévorent. Dans ce monde-là, ils sont tous jaloux, plus que des femmes qui n'ont que cela à faire, des sultanes par exemple. Tu me parles de poésie, d'illusion, d'art: l'art est une chimère; la poésie n'existe pas, l'illusion serait un ridicule. C'est le trafic

le plus prosaïque, le plus positif, et le plus ignoble. Les auteurs se volent entre eux, ils se vendent des idées; ils s'associent; les acteurs s'achètent des rôles: j'en ai entendu un qui disait à l'autre: Tu as de beaux vers dans ton rôle, vends-moi-les... et les vers étaient vendus. Et il fallait que, bon gré mal gré, le pauvre auteur trouvât moyen de les enchâsser au rôle de l'acheteur; parce que le vendeur ne les voulait pas apprendre, parce qu'il prétendait que ces vers le gênaient, lui coupaient la respiration! J'en ai entendu un autre forcer l'auteur à retrancher les derniers vers de son rôle, parce que les vers étaient de rime féminine, et que l'acteur ne voulait pas sortir sur une finale en *e* muet, et qu'il voulait sortir bruyamment par la rime masculine. Enfin, j'ai vu les tripotages les plus honteux, les plus ridicules; oh! cette vie de trouble et de querelles n'a pas assez de compensation pour être préférée à la paix d'intérieur, aux joies tranquilles de la vie domestique.

Après la répétition, je rentre dans ma chambre étudier encore! alors on me fait essayer ma robe de théâtre, pour m'y habituer, pour m'apprendre à marcher avec, et à ne pas marcher sur la queue; pour que je n'aie pas l'air gauche et neuf dans mes atours de reine. Si tu me voyais ainsi vêtue, toute de velours de la tête aux